

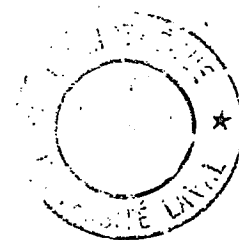
B
20.5
UL
1943
H225

Godé
n° d'ordre
188

LA CONCEPTION PSYCHOLOGIQUE DE LA SOCIÉTÉ

selon

GABRIEL TARDE



Thèse présentée à la Faculté de Philosophie
de l'Université Laval pour l'obtention du
doctorat en philosophie.

par Francis Hammond, L.Ph.
Nouvelle-Orléans
Louisiane.

Québec, septembre 1943.

Thèses

- I. Les deux définitions de l'âme données par Aristote sont des définitions essentielles.
- II. Le traité des prédicables est le premier traité de logique.
- III. Le véritable ordre social ne peut se fonder sur la conception moderne de la liberté.
- IV. Les anciens philosophes grecs n'étaient pas seulement des savants mais des véritables philosophes.
- V. Il n'y a rien de contradictoire dans l'expression Poète Théologien.

Introduction

Le mot sociologie a été attribué à Auguste Comte. Mais le fait de la sociologie est très ancien. On a pour ainsi dire toujours fait de la sociologie sans le savoir. Il y a une sociologie spontanée et une sociologie philosophique. La sociologie spontanée se manifeste dès que l'on réfléchit sur la vie sociale. Les coutumes et les usages différents amènent des comparaisons, comparaisons qui remontent à la plus haute antiquité. Par exemple, une description des mœurs des différents peuples anciens nous est livrée par Hérodote, Thucydide, Strabon, etc. Chez les Romains, ce genre est très connu. Il suffit de mentionner le De Bello Gallico de César et la Germanie de Tacite. Au Moyen Age on a l'exemple de Marco Polo qui a décrit ses voyages en Chine avec un grand esprit critique. Ce genre prend un développement de plus en plus grand par le fait des extensions commerciales et missionnaires. On connaît les lettres des Ordres religieux telles que les lettres éditées par les Pères Jésuites au 18ème siècle. Il y a aussi les écrivains qui restent chez eux tels que Montaigne et Grotius, et qui réfléchissent sur la vie sociale de leurs contemporains.

La sociologie philosophique elle-même existait chez les anciens. Dans cette réflexion philosophique sur la vie sociale, on distingue deux courants différents: le courant utopique représenté par des penseurs qui dépeignent une société idéale, et le courant positif qui consiste dans une étude des phénomènes sociaux d'où l'on tire des lois. Platon dans la République décrit une so-

ciété idéale. Aristote rassemble des éléments de fait, réfléchit et aboutit à une théorie inductive. Ces deux courants se continuent au cours de l'histoire. Les positifs ne satisfont pas complètement leur besoin d'absolu et beaucoup parmi eux se tournent vers le courant idéaliste. Dans ce courant nous voyons Saint Thomas d'Aquin avec son De regimine principum. Au XVII^e siècle Montesquieu dans l'Esprit des Loix. Ces deux ouvrages sont des réflexions fondées sur l'expérience. A partir du XVII^e siècle la littérature utopique est représentée par toute une série de romans. "Voyage à l'île de l'Utopie" de Thomas More, "Voyage de Télémaque" de Fénelon, "l'Univers" de Swift, etc... Jusqu'à la fin du XVII^e siècle la littérature utopique est le genre le plus commun. Cette description d'une société idéale est au fond un moyen de détourner la critique contre le gouvernement existant - Monarchie absolue, etc... Avec l'avènement des libertés politiques, cette littérature disparaît. Au XIX^e siècle on manifeste directement ses pensées. Ainsi l'on voit un aspect utopique prononcé dans le socialisme de Karl Marx: Société idéale dépeinte pour soulever l'enthousiasme populaire. De même dans tous les grands mouvements politiques du siècle, par exemple, le Libéralisme.

L'école que nous pouvons appeler positive en Philosophie Sociale, se rapproche assez fort de la sociologie moderne. Seulement, chez les anciens, l'observation des faits sociaux ne fait pas l'objet d'une science particulière. Il n'y a pas cet appareil extérieur scientifique qu'on trouve chez les modernes, et qui fait de la sociologie une discipline spéciale. Aux temps

anciens on ne parle pas de Sociologie mais de Politique et dans un sens beaucoup plus large qu'aujourd'hui. Tout ce qui touche à la polis, société, famille, état, etc..., se rapporte à la politique. Voilà pourquoi on parle d'économie politique. De nos jours on oppose l'économie et la politique.

La naissance officielle de la sociologie, en tant que science particulière, se situe dans les grands courants de pensée et d'action du XIXe siècle. Parmi ces courants nous parlerons brièvement du courant démocratique, du courant nationaliste, du développement des sciences d'observation, et du Positivisme.

L'avènement de l'idée démocratique au XIXe siècle a exercé une grande influence. C'est l'idée que ce qui compte dans le monde, ce sont les peuples, les nations, les collectivités. Toute l'organisation humaine doit se centrer sur les collectivités comme telles. Cela imprègne tout l'esprit du siècle, toute sa littérature et sa philosophie jusqu'à la métaphysique. La vie sociale a comme but le bien du peuple. Le peuple est le seul élément important de la vie sociale. Autrefois, c'était César qui avait conquis la Gaule; aujourd'hui, ce sont les légionnaires. Ce courant est une réaction contre le régime précédent, contre les monarchies absolues du XVIIe siècle et du XVIIIe siècle, du moins dans les pays les plus importants: l'Europe occidentale et spécialement la France. Dans les autres grands pays tels que la Prusse et la Russie règne également la monarchie absolue.

Jadis au Moyen Age, tout était centré sur l'Empire des Francs, puis vint Charlemagne.-Empire Dynastique, France, Allemagne, Italie. L'Allemagne et l'Italie se disloquent en petits états, où la conscience nationale imprécise, intervient peu dans la politique. En France, au point de départ, pas d'unité nationale, mais l'unité politique est faite par les rois, grâce à des guerres et à des mariages. Grand effort de centralisation ne répondant pas au désir de la nation. En Espagne, aucune unité nationale, seulement des petits états. Ce n'est que par hasards dynastiques que l'unité se fait. Si le Portugal n'est pas devenu Espagnol, c'est à cause d'un mariage manqué. L'Angleterre est conquise par les Normands qui forment une aristocratie monarchique séparée du peuple. Ce que nous appelons aujourd'hui vie sociale n'est dans ces temps-là que la vie de quelques centaines de familles. Aujourd'hui, c'est exactement le contraire. Le centre d'attraction est déplacé, par le mouvement des idées de la Révolution Française. Le roi est remplacé par le peuple. Tout ce mouvement populaire s'oriente vers l'humanitarisme : le bonheur du genre humain... Les écrivains de cette époque se déclarent citoyens de l'univers : J.J. Rousseau et "Les droits de l'homme". Cette tendance humaniste a subsisté en U.R.S.S. Les Soviets ont voulu supprimer les nations. C'est une idée venant des auteurs du XVIIIe siècle. Même dans leurs annexions les Français prétendaient apporter la liberté au monde. Cette réaction contre les tyrans se représente le bonheur du genre humain dans la liberté. C'est pourquoi l'on se préoccupe très peu de l'orga-

nisation sociale.

Le courant nationaliste a des origines politiques et sentimentales. La France était arrivée à dominer l'Allemagne. Cela provoque une réaction qui est une prise de conscience de la nationalité allemande, prise de conscience qui se traduit par un mouvement de pensée, par lequel les Allemands affirment les caractères propres à leur peuple et à chacun des autres peuples et donc les différences entre les peuples, idée opposée à celle des droits de l'homme en général. Jusqu'alors, l'Allemagne était très peu nationaliste; elle était au contraire très cosmopolite. Les Allemands ne sentaient pas la nécessité d'un sentiment national commun. En 1805, Fichte écrit: "la patrie de l'Européen civilisé est l'Europe." Un an après avec Iéna, l'état prussien s'écroulait et c'était la domination française. En 1807, Fichte prononçait un discours dans lequel il expliquait que chaque nation a son génie propre qu'on ne retrouve dans aucune autre nation. A partir de ce moment, c'est une offensive générale des savants et des écrivains allemands qui exaltent l'Allemagne et invitent les Allemands à prendre conscience d'eux-mêmes. C'est Adam Muller en 1808: "Leçons sur la science de l'état": une nation est une grande individualité, un tout vivant. Il réagit contre Rousseau, Smith et toute la pensée du XVIIIe siècle. Il dit que la nation se développe d'après son génie propre; la législation est le fruit de l'histoire. Le grand juriste Savigny en 1814 combat le projet de doter l'Allemagne d'un code civil pareil à celui de la France, parce que le droit doit jaillir de l'être intime, de l'histoire

d'un peuple. Vers 1840, toute une série de penseurs en Allemagne appliquent la même théorie à l'économie: Frédéric Liszt, Roscher, Knies. Ils repoussent l'idée d'une science économique applicable à tous les hommes. Bluntschli applique la même théorie au droit public. Il enseigne que la nation est un tout organique qui pousse d'après les lois naturelles, et qui synthétise les sentiments du peuple. Il est tombé dans le ridicule en poussant trop loin ses comparaisons. Par exemple, l'Eglise est le sexe féminin; la forêt est le système pileux; l'usine est le tube digestif, etc... En 1860, Lazarus et Steinthal fondent une revue "Zeitung für Völkerpsychologie und Sprach-Wissenschaft", où ils écrivent que la psychologie des peuples n'est pas égale à celle des individus tout comme la sylviculture n'est pas semblable à l'arboriculture. Un autre élément important est que l'Allemagne au XIXe siècle est "la patrie de la métaphysique". La France s'enfonce dans le spiritualisme édictique pour y sombrer. L'Angleterre part de l'Utilitarisme pour rejoindre la France dans le spiritualisme avec Spencer. La philosophie allemande est dominée par l'idéalisme néo-kantien. Grande synthèse métaphysique et mystique. On recherche l'expression de l'absolu. D'une part, les métaphysiciens travaillant dans le milieu social, aboutissent à l'exaltation de l'Allemagne. C'est le cas de Hegel. Les grandes synthèses de l'histoire de l'humanité la font converger vers la Grandeur de l'Allemagne. Tout cela part d'un patriotisme blessé et humilié.

Le développement des sciences d'observation se poursuit

peu à peu depuis le Moyen Age. Il y a un immense développement au XVIIe siècle et au XVIIIe siècle, en même temps que le grand développement de la technique. Il existe des liens étroits et des influences réciproques. Il en résulte que les documents de géographie et d'histoire de l'humanité se multiplient. Les historiens ayant naturellement le goût de comparaison, celle-ci se développe également. On attribue parfois la fondation de la sociologie à l'Ecossais Adam Fergusson, auteur d'un traité intitulé "L'histoire des progrès et de la décadence de la république romaine", dans lequel il cherche à dégager des lois du développement social, de l'observation. Il réunit et compare les faits. Sa thèse est qu'on peut tirer de l'observation les lois du développement social. Il développe ces idées d'une façon plus précise qu'avant Montesquieu etc., mais il y met de l'emphasis et de l'insistance, comme s'il s'agissait d'une idée nouvelle. En France au XVIIIe siècle plusieurs soi-disant philosophes suivent la même voie. Ils soulignent l'influence des causes naturelles sur le développement du peuple. ~~Etude comparée des moeurs et des institutions.~~ Influence des causes naturelles. Les esprits sont de plus en plus attirés par cette étude comparative des peuples. On croit de plus en plus à l'existence de lois naturelles et on a l'impression de voir naître des sciences nouvelles. En réalité, il n'y a rien de neuf, sinon l'importance qu'on y attache et le nombre de documents. Mais cela ne fait pas une différence de nature.

Avec le Positivisme, on arrive au mot "Sociologie" d'Auguste Comte. Le Positivisme s'explique par la rencontre du

matérialisme, du développement des études sociales, et de l'état d'esprit démocratique. On a la préoccupation de la collectivité humaine. C'est le peuple qui est intéressant. Saint-Simon (1760-1825) esquisse ces idées. C'est un esprit assez fumeux qui a pressenti les tendances intellectuelles de son temps. Il a une grande influence sur plusieurs disciples, dont Auguste Comte. "Il faut, dit-il, étudier scientifiquement la société". Il prétend même avoir découvert cela, ce qui n'est pas vrai. Il tourne au mysticisme et veut former une religion de l'humanité. Jean-Baptiste Say vit à la même époque; il est traducteur d'un traité de Smith. Dans un discours (1803) il affirme le caractère expérimental des sciences morales. Il faut établir les faits. L'économie est une science au même titre que la physique et la chimie. Say n'applique cependant pas ces principes. Il lui aurait fallu trop de temps pour construire une synthèse. Mais il reste que pour lui, l'étude de la société est analogue à celle de la chimie. Ces idées sont dans l'air au début du XIXe siècle. Egalement chez de Maistre et chez de Bonald. Auguste Comte reprend ces conceptions. Qu'y ajoute-t-il? Il englobe l'étude de la société dans un système philosophique où elle devient le sommet des connaissances humaines. Pour lui la société est la réalité suprême. Le progrès, c'est de s'en rendre compte. Comte est à la fois le continuateur de la tradition, qui répète qu'il y a des lois de la vie sociale laquelle est phénomène naturel, et le métaphysicien, qui fait de la société l'être suprême dont l'étude est la science suprême. Au fond, il n'applique pas ses théories et fait une synthèse basée sur les faits. Mais il a lancé les mots

Sociologie (étude de la société) et Positivisme (sciences positives d'observation). Ces deux mots se portent l'un et l'autre; ils sont le fruit d'une mystique sociale, fruit, non d'une connaissance positive, mais de l'imagination: désir sentimental d'expliquer tout par la collectivité.

Comment la sociologie se présente-t-elle de nos jours? Le mot est souvent employé dans un sens vague: Philosophie Sociale, Science Sociale et parfois toute science qui étudie la société comme telle. Il y a cependant une tendance à réserver Sociologie aux Sciences Sociales et à opposer Sociologie, science positive, à la Philosophie Sociale.

Examinons la Philosophie Sociale; étant donné que l'homme est une réalité contingente et que nous le connaissons d'abord par l'espérance, il semble que les sciences sociales devraient précéder la philosophie sociale. Observer des phénomènes sociaux d'abord et puis réfléchir ensuite. Mais en pratique c'est impossible. L'homme a besoin de principes pour vivre et il fait de la philosophie sans y penser. Au fond, sa conception générale de la vie influence ses constatations. C'est là un fait psychologique. Cette intrusion de la philosophie dans l'étude positive des phénomènes sociaux est d'autant plus fréquente que les sciences sociales soulèvent les passions, mettent en jeu des intérêts immédiats, des biens auxquels l'homme est attaché. Ceux qui s'en occupent pourraient difficilement en faire abstraction dans leurs jugements.

La plupart des philosophes font de la sociologie avec des idées préconçues. Par exemple la sociologie construite

à partir de l'idée que toutes les nations ont leur caractère propre, amène l'organicisme social. D'autres ont des thèses à justifier, dont ils sont déjà persuadés, et aussitôt qu'ils constatent un petit fait, ils en tirent des conclusions générales disproportionnées. Une certaine sociologie, par exemple, est dominée par cette idée que la société est tout, l'individu n'est rien. "Les sociétés ne se font pas, elles poussent", dit Durkheim. Cela n'est pas neuf, sauf l'ambiance philosophique et anticléricale qui entoure cette idée. On fait de la société l'origine de la morale et de la religion. Ainsi parle aussi Spencer qui eut pendant un certain temps beaucoup de succès. De façon générale, on aboutit à cette idée que la société fait tout, qu'elle est la source de toute morale.

Les Science Sociales étudient la vie sociale sous tous ses aspects. Des nombres et aspects ont donné naissance à des sciences autonomes: par exemple l'éthnologie, i.e. l'étude des primitifs, sorte de géographie humaine, l'histoire comparée des religions, la Préhistoire, la Criminologie, etc... Ces sciences sont souvent que partiellement sociologiques. Par exemple, la criminologie étudie les influences sociales sur la criminalité, mais aussi l'aspect individuel psychologique du criminel. On a découpé la sociologie en tranches, on a la sociologie familiale, la logie rurale, la sociologie urbaine, etc.. Dans tout ce mouvement, la sociologie apparaît comme un point de vue, une idée directrice. Elle n'a en quelque sorte, pas d'objet propre, mais elle en-

brasse toute la vie humaine prise d'un point de vue particulier. Il y a un point de vue sociologique dans toutes les sciences; on peut faire une sociologie de l'histoire en étudiant de quelle manière la société se développe, une sociologie des mathématiques en considérant leur répercussion sur la vie sociale, une sociologie de la zoologie etc... Bref, la sociologie consiste dans l'étude de n'importe quoi, c'est là son objet matériel au point de vue de sa répercussion sur la société, c'est là son objet formel. Cet objet formel lui-même est mal déterminé et nous porte à croire que la sociologie moderne est plutôt un point de vue qu'une science spécifique.

Cependant il existe une tendance à distinguer les sciences sociales de la philosophie sociale. Cette distinction est très nette dans les pays anglo-saxons. Cela s'explique par le tempérament national. Ils sont beaucoup moins préoccupés de logique et de théorie que les pays latins et germaniques. Pour l'Anglais, constater un fait sans l'expliquer ou une série de faits sans les enchaîner, est beaucoup moins pénible que pour un Allemand ou pour un Français. En France, la sociologie porte le poids de l'influence de Durkheim. Il était un homme d'action plus qu'un penseur. Parvenu à s'emparer du conseil de perfectionnement de l'enseignement, il ne manquait pas de placer ses disciples dans les chaires de l'Etat. La plupart des manuels de sociologie parus en France sont dominés par Durkheim, les autres sont contre Durkheim. Tous ces manuels sont des traités où toute la vie sociale est expliquée

vraiment comme si on la connaissait. Levy Bruhl, qui s'est consacré, dans son bureau, à l'étude des primitifs, est un collaborateur de Durkheim. Un groupe de disciples de Durkheim, Parodi, Paillet, Belot occupent des chaires importantes et ils constituent une orthodoxie sociologique contre laquelle il n'y a que la réaction catholique.

En Allemagne, il y a plusieurs écoles dites sociologiques, mais elles sont nettement sur le plan philosophique. Les maîtres de la pensée allemande sociologique sont au XIXe siècle: Simmel, von Wiese, Tönnies; ils ont proposé un système de sociologie synthétique. Plus récemment, il y a: Eppenheimer, Spengler, Max Adler et surtout Max Weber. Tous se mettent davantage au point de vue historique et exercent une grande influence sur le commencement du siècle, mais ce sont quand même des philosophes.

Il faut donc se tourner vers l'Amérique pour un travail de sociologie positive. Cette sociologie se présente de deux manières: la sociologie collective ou psychologie sociale et la sociologie objective ou sociologie morphologique. Aux Etats-Unis, la sociologie psychologique est une branche de la psychologie expérimentale. Elle cherche l'explication psychologique des phénomènes sociaux. Par exemple, les lois de la déformation des idées, de l'expansion des idées, etc.. En Europe, Vilfredo Pareto, un maître de la psychologie expérimentale, écrit un "traité de sociologie générale" qui est une étude des faits psychologiques qui expliquent les institutions, les croyances, les mœurs collectives, etc..

Tout cela est très important mais très difficile à établir en tant que science, parce que les phénomènes sociaux, se déroulent sur un temps plus long que les faits individuels. Il est difficile d'étudier un phénomène qui se poursuit pendant deux siècles.

La sociologie morphologique étudie les phénomènes sociaux en eux-mêmes, leur évolution, les causes extérieures, les lois selon lesquelles ils se transforment. Par exemple, l'évolution des formes de gouvernement, de la famille, de l'art, etc., l'influence de la région sur les familles, etc.. Cette sociologie objective a un double courant: historique, qui étudie le passé et actualiste qui étudie les faits actuels, par exemple, la sociologie urbaine, la sociologie rurale, etc..

De tout ce que nous venons de dire nous devons conclure que les techniques employées par les sociologues pour comprendre la vie sociale sont de deux espèces: techniques externes et internes, techniques historiques et psychologiques.

Dans cette étude, nous nous occuperons plus spécialement du côté interne ou psychologique de l'interprétation de la vie sociale. C'est un point de vue très ancien. On le rencontre dans la réflexion philosophique des premiers philosophes sur l'influence de l'âme, des appétits, de la volonté et autres réalités psychiques sur la conduite humaine. La littérature animiste et mytholo-magique de l'antiquité est remplie d'interprétations psychologiques du monde des corps et des êtres humains.

De nos jours, cette question de l'interprétation psycho-

logique de la vie sociale est très embrouillée parce que la psychologie elle-même est une science très inégale et il n'y a pas de psychologie universellement acceptée. L'interprétation psychologique de la vie sociale prend donc les formes des diverses des diverses opinions des écoles psychologiques. Ici nous laisserons les psychologues à leurs disputes. Ce n'est pas notre rôle d'en faire l'histoire.

On doit dire, en passant, qu'aux temps modernes, que l'interprétation psychologique de la vie sociale vient de la notion de l'esprit collectif qui s'est formée au XIXe siècle en Allemagne. Elle est en relation étroite avec le nationalisme, l'historicisme et le positivisme dans les sciences sociales. Pour citer quelques noms des précurseurs, indiquons ceux de Fichte, A. Müller, Savigny, von Humboldt, Lazarus, Steinthal, Wilhelm Wundt et une foule d'autres en Allemagne.

Aujourd'hui, l'interprétation psychologique de la vie sociale fait plus de fortune aux Etats-Unis, devenu depuis quelques années "la patrie de la psychologie sociale". L'idée, cependant, n'est pas née en Amérique et nous nous tournons vers la France et Gabriel Tarde pour étudier l'un des plus importants initiateurs à la psychologie sociale et à la fin du XIXe siècle. L'influence de Tarde a été très importante aux Etats-Unis et l'un des fondateurs de la sociologie américaine, E.A. Ross, le considère comme un maître incomparable.

En psychologie sociale comme dans la morale, afin d'avoir une vue plus complète de l'ensemble, il faut briser de temps en temps les cadres que la manie de systématiser

a créé, cadres qui n'ont eu comme résultat que l'appauvrissement de la matière à raison des simplifications, les classifications et omissions. Ici il s'agit de revoir la conception psychologique de Tarde d'une manière aussi large et objective que possible.

CHAPITRE I

L'activité littéraire et le développement de ses théories.

Article I

Etat de la question.

Il semble que beaucoup de sociologues mettent l'accent sur le côté psychologique dans leurs recherches; au dire du Dr Charles Blondel dans l'avant-propos de son Introduction à la Psychologie Collective, "Toutes les Sciences de l'homme sont intéressées au progrès de la psychologie collective. Or, pour progresser, pour s'affranchir des querelles de méthodes et de doctrines, pour dépasser le stade des généralisations empiriques et de l'observation morale, pour assurer objectivement ses résultats, il importe que la psychologie prenne, mieux qu'elle n'a fait jusqu'à présent, conscience de son objet et de la place qui lui revient dans l'ensemble des études psychologiques."

Nous constatons qu'il y a des conceptions psychologiques de la société, et que ces conceptions sont alliées à des écoles déterminées. D'une façon générale, et surtout aux Etats-Unis d'Amérique la psychologie sociale est une branche de la psychologie expérimentale. La science expérimentale s'appuie uniquement sur l'expérience et est indépendante de tout concept non-expérimental que nous pouvons avoir.

La psychologie expérimentale est un cas de science expérimentale. Elle a les attributs communs à toute expérience. La sociologie psychologique n'est qu'une branche de la psychologie expérimentale. C'est pourquoi la sociologie psychologique doit faire abstraction de tout concept non-expérimental que nous pouvons avoir de la société. Sa méthode doit nous conduire à des lois et à des théories qui seraient fondées sur des expériences contrôlées. Cette connaissance nous permettrait de contrôler la société de façon scientifique.

Si la psychologie empirique est une science expérimentale autonome détachée de la philosophie, elle n'a rien à voir avec les grands problèmes de la vie et la connaissance de la nature de l'âme. C'est une connaissance imparfaite et inadéquate de la société. La psychologie expérimentale, comme elle est conçue à l'heure actuelle, ignore trop de problèmes pour pouvoir servir de norme absolue dans l'explication de la vie sociale; elle est analogue à la science mathématique qui ignore la nature de la quantité, et la chimie et la physique qui ignorent la nature intime des corps.

Tous les chercheurs en matière sociale, qu'ils le disent ou non, ont leur point de départ dans la philosophie. Ainsi Fichte, Hegel aussi bien que Saint Thomas s'inspirent d'une philosophie qui tient compte de la nature de l'homme et de sa fin. Les sociologues partent de l'examen et de l'observation de faits qu'ils classent et dont ils tirent des lois et des théories. Les faits très communs qu'ils découvrent, témoignent qu'ils sont naturels, qu'ils sont des

besoins, des contraintes qui dérivent de la nature de l'homme; c'est ainsi que la sociologie rejoint la philosophie.

Dans cette étude, nous avons l'intention d'analyser une conception psychologique de la société en étudiant Gabriel Tarde, l'un des plus grands initiateurs de la psychologie sociale, un homme qui a vu les lacunes chez ses prédécesseurs, a combattu les erreurs de ses contemporains et a laissé des hypothèses fécondes pour ses disciples. C'est dans ce but que nous scruterons d'une vue synthétique et critique son caractère et ses œuvres.

Si on nous demande pourquoi nous nous étendons sur sa vie, nous répondrons, "on diminue encore davantage la maîtrise même d'un maître quand on maintient que son œuvre, isolée des circonstances historiques infiniment complexes, n'est pas vraiment intelligible". De Koninck - De la Primauté du Bien Commun contre les Personalistes.

Article II

Vie et Chronologie des œuvres de Gabriel Tarde.

Gabriel Tarde est né à Sarlat (Dordogne) le 10 mars 1843. Il appartenait par ses père et mère aux plus vieilles familles du Sarladais. Jean de Tarde, l'un des ancêtres, fut un astronome renommé au XVI^e siècle, aussi bien que chanoine théologal et vicaire général de l'évêque de Sarlat. De 1689 à 1793, la famille de Tarde exerça héréditairement la charge de "Conseiller du Roi à l'élection de Sarlat."

Du côté maternel, sa famille possédait une longue ascendance d'hommes de loi.

A l'âge de sept ans, son père meurt et sa mère, veuve de 28 ans, détachée du monde, d'une grande piété, n'eut désormais d'autre amour et d'autre souci que son fils. Elle était profondément et intimement croyante et pratiquait envers les autres la charité d'esprit et du cœur. L'influence longtemps presque exclusive qu'elle exerça sur lui, et la vénération que celui-ci lui portait en retour, ont laissé des traces profondes dans l'esprit et le caractère de Tarda. Jusqu'à sa mort, survenue en 1891, il ne l'a jamais quitté.

Les Jésuites tenaient à Sarlat un Collège où sa mère le plaça comme élève. Il y passa trois années comme élève interne. La vive sensibilité du jeune garçon en conçut un tel chagrin qu'il conserva une longue rancune contre l'internat. Il souffrait tant dans ses sentiments refoulés, que dans son esprit déjà libre, et bien qu'il fût toujours à la tête de sa classe et qu'il remportât tous les prix à la fin d'année, bien qu'il entretint avec ses maîtres des rapports affectueux, sa précocité le rendait ombrageux contre toute tutelle.

Un abondant jaillissement poétique caractérisa sa dix-septième année, à sa sortie du collège. Ses poésies témoignent d'une fécondité lyrique naturelle et sans effort. En même temps que cet amour ardent pour la poésie, il manifestait un vif enthousiasme pour les sciences et surtout pour les mathématiques. Il songea même un moment à préparer



l'Ecole Polytechnique. Après son baccalauréat-ès-lettres, il passa son baccalauréat-ès-sciences, mais une maladie des yeux arrêta brusquement cette fièvre intellectuelle.

De 19 à 25 ans, il fut atteint d'une maladie des yeux intermittente et douloureuse qui fit dévier le cours de ses projets et eut un retentissement profond sur toute sa vie. Contre son goût, mais selon le vœu de sa mère, il choisit l'étude du droit qui le conduirait à la calme et sûre carrière de magistrat. Par contre, obligé de ménager ses yeux, il était contraint de renoncer aux longues lectures, et, pendant les périodes de repos forcé, il méditait les passages qu'il avait lus. Tout le long de cette période, il tint pour lui-même une sorte de journal intime, où, à travers les sursauts et les dégoûts d'une sensibilité malade, s'exprime une foi invincible en la toute puissance de l'esprit. L'accablement de cette épreuve, l'obscurité et le silence donnèrent à sa jeune âme un merveilleux essor idéaliste.

Ce furent notamment Hegel et Cournot, les deux seuls philosophes qui, à des degrés inégaux, ont influé sur son esprit qui lui fournirent alors la matière et le cadre de ses réflexions. Il avait lu Sainte Thérèse, le P. Gratry et Fénelon. Il annotait "L'Imitation" dans le texte latin. Cependant son esprit réaliste cherchait surtout la connaissance fine et profonde du cœur, et il transposait très librement à son usage le sens du livre mystique: de même que plus tard, décrivant la marche de l'imitation du dedans au dehors "ab exterioribus ad interiora" il se souvenait encore

d'une de ses plus belles maximes.

Il continuait ses études de licence en droit, et passait ses deux premiers examens à la Faculté de Toulouse: pour la dernière année en 1865 il vint s'installer à Paris accompagné de sa mère. La spéculation philosophique avait une trop forte attraction pour lui pour qu'il y renoncât de sitôt.

Nous croyons très utile de raconter la vie de Tarde, parce que son oeuvre en est un reflet exact. Ses idées ont reçu la forte empreinte d'une vie familiale pleine de vertus, de droiture de caractère, de souffrance physique. "Cet amour de la vie familiale est un des points sur lesquels Tarde a le plus insisté dans son oeuvre et il explique le rôle prépondérant qu'il attribue aux pères et mères dans la formation intellectuelle et morale de l'enfant."

La fantaisie existait chez lui comme un point intéressant de son caractère. Mais le plus important vient de son éducation familiale, qui est la conséquence de l'influence toute chrétienne de sa mère, et qui se manifestait par un vif attachement à ses amis et à son pays natal. Sur cette sympathie dont il faisait le principe d'union entre tous les hommes il fondait ses espoirs pour rendre meilleure la société dont les mauvais aspects l'avaient frappé. L'imitation était pour lui le principe qui devait régénérer l'humanité.

En 1869, il fut nommé juge-suppléant à Sarlat, fonction qu'il exerçait pendant quatre ans, années de vie

provinciale troublée par les bruits de la guerre. Il lisait dès 1873, Les Premiers Principes de Sociologie de Spencer qui venaient de paraître en français. Il n'aime pas les explications mécanistes et simplistes de Spencer et dans ses plus anciens manuscrits qui datent de 1874 il le dit. Il avait esquissé quelques grandes lignes de son oeuvre. Ces idées ne seront publiées qu'en 1895 dans ses Essais et Mélanges Sociologiques, surtout l'article intitulé La Variation universelle. Il faisait de l'interaction des consciences (imitation) le principe du monde social et moral.

De 1875 à 1894, il est juge d'instruction à Sarlat. Il étudie la philosophie pure et s'intéresse aux sciences sociales. Il épouse en 1877 à Périgueux, Mademoiselle Marthe Bardy-Delisle, fille d'un magistrat, conseiller à la cour de Bordeaux. Il fait son voyage de noces à Florence et à Rome. Puis il mène une existence tranquille chez lui. Ses trois fils, ses articles et les livres qu'il publie sont ses seuls soucis. Il fuit la notoriété et son isolement intellectuel est très rigoureux. Cependant, il aime la vie mondaine et il écrit des pièces très gaies pour se distraire et aussi pour ses amis. Ce sont : L'inspecteur en 1891, le Championnat en 1892, l'Audience en 1892, le Kiosque en 1894, Lydie en 1894. Ces deux dernières pièces sont en vers.

Dans ses occupations professionnelles, l'instruction criminelle attirait plus spécialement son attention. La population rude du Périgord était portée aux crimes sanglants. Tarde lit et critique les auteurs italiens: Lombroso, Garofalo

et Ferri; et dans La Revue Philosophique que son ami M. Théodule Ribot lui a ouvert dès 1880, il publie sur l'Ecole Italienne une série d'articles intitulés: Une Nouvelle Ecole de Criminalistes (1883), Le Type Criminel (1885), Problèmes de Criminalité (1886). Son premier livre publié en 1886: La Criminalité Comparée contenait ces trois articles. Il y inclut des passages de sociologie. Il étudie les causes du crime, c'est-à-dire l'éducation et les exemples: donc des causes sociales. On y voit bien le rôle de l'imitation. Il collaborait régulièrement dès ce temps aux Archives d'Anthropologie Criminelle dont il devint le co-directeur en 1893. Après son grand ouvrage La Philosophie Pénale (1890) il abandonne plus ou moins ces travaux de criminalité, sauf quelques réimpressions d'articles dans le livre Essais et Mélanges Sociologiques (1895) et Etudes Pénales et Sociales (1892) quelques articles dans les Archives d'Anthropologie Criminelle, et des rapports aux divers congrès d'anthropologie criminelle (Bruxelles, 1892, Genève, 1896.)

Quelle que fut sa renommée, à l'étranger aussi bien qu'en France, à cause de ses travaux de science criminelle, il s'est donné de plus en plus à sa prédilection c'est-à-dire à sa recherche des fondements de la Sociologie. Son premier livre de sociologie parut en 1890: Les Lois de l'imitation. Les idées qu'il y exprimait étaient déjà formulées depuis longtemps dans son esprit et il y réunissait plusieurs articles déjà publiés. Les grandes lignes de sa pensée et les esquisses de ses principaux ouvrages se trouvent dans

les nombreux articles qu'il envoyait à la Revue Philosophique. Son premier article scientifique parut en 1880 par une étude sur La Croyance et le Désir; il y pose sur la mesurabilité des phénomènes sociaux. En 1881, il publiait un article sur la Psychologie en économie politique qui contient les grandes lignes de son livre La Psychologie Economique qui parut longtemps après, en 1902.

En novembre 1891, sa mère meurt à la Roque-Gajac. En janvier 1894, il s'installe à Paris avec sa famille comme chef de la statistique criminelle au Ministère de la Justice. Il passe ses six dernières années à Paris où il atteint son plus grand succès. En 1896, il donne un cours sur La Politique à l'École des Sciences Politiques. Ses services comme conférencier sont réclamés ensuite par le Collège Libre des Sciences Sociales. En janvier 1900, il est nommé à la chaire de Philosophie Moderne au Collège de France. En décembre 1900, il est élu Membre de l'Académie des Sciences Morales. Il avait été Chevalier de la Légion d'honneur en 1897. En 1894, il publiait sa Logique Sociale et en 1896 L'Opposition Universelle, 1898 voyait paraître sa synthèse Les Lois Sociales. Il appliquait ses idées à la politique, à l'économie politique et à la psychologie des foules; c'est alors que paraissent Les Transformations du Pouvoir en 1899, la Psychologie Economique en 1902, l'Opinion et la Foule en 1901. Enfin, il publiait deux volumes d'articles divers: Essais et mélanges sociologiques en 1895 et Etudes de psychologie sociale en 1898.

Au collège de France, il donnait des cours de 1900 à

1904. Les sujets traités sont: la Psychologie Inter-mentale (1900), les Transformations de la morale (1900-1901), la Psychologie économique (1901-1902), la Philosophie de Cournot (1902-1903), l'Interpsychologie (1903-1904).

En 1904, ce fut sa dernière publication intitulée: Notice sur la vie et les travaux de Charles Lévêque. Il critiquait Lévêque qui était esthéticien Platoniste et Cousiniste, et lui opposait ses idées sur le beau.

Gabriel Tarde est mort le 12 mai 1904 à l'âge de 61 ans. Ses funérailles à la Roque-Gajac, où se trouvait sa maison de vacances dès son enfance, eurent la simplicité qu'il avait lui-même demandée dans un de ses poèmes; sa bière portée, de l'église au cimetière, sur l'épaule des paysans, fut suivie par le cortège nombreux de ses compatriotes et rejoignit, à travers les champs ensoleillés, "Cette friche sacrée où dormaient tous les siens".

Gabriel Tarde se sentait et se disait latin par toutes les fibres de son cœur et de son intelligence. Son dernier écrit fut un acte de foi dans l'avenir de la civilisation latine et des peuples qui l'ont formée. Le lendemain même de sa mort, en effet, il devait faire une conférence sur l'Avenir Latin, et il l'avait écrite en entier. Cette conférence qui devait être prononcée sous les auspices de la Revue Bleue a été publiée dans le numéro de juin 1904 de cette revue.

Des termes de sa triade sociologique: l'Imitation, l'Opposition et l'Adaptation qu'il a exposées dans ses trois grands livres: les Lois de l'Imitation, l'Opposition universelle

et la Logique sociale et qu'il a synthétisée dans les Lois sociales. Le second terme, la lutte n'était à ses yeux qu'un moyen au service du troisième, qu'un détour propice à l'éclosion des inventions, la seule cause vraie du progrès. Tarde nous a livré une très belle étude dans la Logique Sociale lorsqu'il s'élève contre le paradoxe de la concurrence productrice et contre la divinisation de la guerre, le soi-disant *sine qua non* du progrès.

Une partie de ses idées aboutissait à un large optimisme et à une confiance inébranlable dans les instincts sociaux de l'homme. Pourtant, cet optimisme s'allait à un fréquent pessimisme. Ce pessimisme est dû à sa vision philosophique du monde, à ce qu'il regardait comme une répétition monotone et inutile des choses de la nature, des astres tournants, des êtres semblables etc... Mais dès qu'il rentrait en lui-même, il retrouvait son espérance et se consolait de son pessimisme philosophique par sa foi dans le développement des instincts fraternels chez les hommes, dans la culture supérieure de l'esprit, pour moraliser et améliorer le monde.

Son oeuvre est vaste et complexe; elle n'est pas comme un système qui vous tient par la logique et par l'ordonnance.

Dans la préface d'une bibliographie de tarde, Bergson disait de lui: "On mesure la portée d'une doctrine philosophique à la variété des idées où elle s'épanouit et la simplicité du principe où elle se ramasse. La richesse des idées est ce qui nous frappe d'abord, parce que l'idée est ce qu'il y a de plus rapproché de nous, de plus formulable

en mots, de plus analysable en éléments déjà connus. Mais, à mesure que nous nous appesantissons sur la multiplicité de ces idées, nous les voyons se rejoindre, s'entrepénétrer et finalement se fondre en une intuition indivisible, dont l'inséparable fécondité exprime l'impossibilité où se trouve le langage de n'arriver jamais, par les détails qui s'ajoutent aux détails et qui composent une approximation croissante, à nous communiquer parfaitement cette vision simple. Tel est le double caractère de l'oeuvre de Gabriel Tarde..."

La méthode de Tarde est plus littéraire que scientifique. Il raconte sa pensée plutôt qu'il ne l'explique; et il la raconte comme elle lui est venue. Cela fait son charme mais aussi sa faiblesse. Sa méthode est trop individuelle. C'est le récit d'une pensée qui s'élabore. Il ne semble écrire que pour lui-même. C'est probablement la conséquence de sa vie de province où pendant des années il n'avait personne pour l'écouter et le comprendre.

CHAPITRE II

Les Caractères généraux de la Philosophie de Gabriel Tarde.

Article I

Sa position générale.

Dans ce chapitre nous voulons exposer la pensée de Tarde. Est-ce utile d'analyser ses oeuvres d'après leur chronologie? Il ne semble pas, en effet, s'attendre à voir développer sa doctrine, d'ouvrage en ouvrage. Comme nous l'avons déjà indiqué, sa thèse psychologique de l'imitation qui s'annonçait dans ses manuscrits dès 1874¹ et n'a été publiée qu'en 1895 dans la Variation Universelle, article que l'on trouve dans son livre Essais et Mélanges Sociologiques. Sa première publication scientifique, La Croyance et le Désir parue dans la Revue Philosophique de 1880 n'a rien à voir avec son premier livre publié en 1886 et intitulé, la Criminalité Comparée.

Est-il d'abord Sociologue ou Criminologiste? Nous l'appellerions volontiers un philosophe social dilettante et intuitioniste, car ce caractère s'annonce très tôt dans ses écrits. Dans ses plus anciennes notes qui datent de 1874, on voit apparaître le phénomène de l'imitation qui est selon Tarde l'interaction des consciences et qu'il fait la loi universelle de la Morale et de la Sociologie.

(1) Gabriel Tarde d'après ses fils — Alfred de Tarde.

Cette étude publiée en 1895 dans Essais et Mélanges Sociologiques s'intitule la Variation Universelle. C'est en s'occupant du problème de la différentiation des êtres qu'il fut amené à trouver la loi de leurs similitudes. Sa première publication scientifique: La Croyance et le Désir est bien révélatrice de son tempérament philosophique. Cet écrit a paru en 1880, dans la Revue Philosophique. Il s'occupait de la vieille question philosophique des motifs. Bentham qui s'occupait de ce même problème croyait trouver ^{dans} le plaisir et la peine des véritables quantités de l'âme. Tarde fait la critique de Bentham dans cet article. Il présente sa propre solution qui est que les seuls éléments quantitatifs de l'âme sont la croyance et le désir. Tous les faits sociaux se ramènent à la croyance et au désir qui sont susceptibles d'être mesurés. Il ne dit pas comment, mais il ajoute: "Quoique malaisé à découvrir, un mètre approximatif des croyances et des désirs, même individuels, aurait bien fini par être imaginé si le besoin s'en était fait sentir à la plupart des hommes autant que le besoin d'un mètre de l'opinion ou de l'inclination générales. Mais le malheur est que, dans la pratique de la vie, le degré d'une opinion ou d'une inclination individuelle n'est pas ce qui importe, ou plutôt ce qui intéresse, et partant on ne remarque pas qu'elle a des degrés"... Il s'élance dans un étalage des connaissances les plus éclectiques. Il parle des philosophes, des psychologues

(1) Essais et mélanges sociologiques, p.268

de la religion et de l'art. Il fait son propre acte de foi. Il dit que l'essence de toute religion est la foi en Dieu et la foi en l'immortalité de l'âme; ce sont "comme deux grandes conditions de la paix sociale et deux fortes assises de l'ordre social." "Ceux qui vivent heureux sans elles les ont remplacées, et par des illusions pareilles au fond, malgré leur forme plus positive." Déjà dans ce premier travail on voit les grandes lignes de sa philosophie. Il y donne une des plus claires définitions de l'invention qui se trouvent dans ses ouvrages. "Les inventions sont les découvertes dans le réel ou dans le possible; leurs fantaisies les plus excentriques, des explorations scientifiques de l'imaginable."¹ Il dit plus loin que toutes les modifications sociales proviennent en définitive d'initiatives individuelles.

Il a commencé à combattre très tôt ce qu'il appelait le réalisme ou l'ontologie sociale. Ces premiers articles étaient contre les faciles explications de Spencer et de Darwin. Il refusait à voir dans l'homme seulement un prolongement de l'animal; le social pour Tarde est tout ce qu'il y a de spirituel. Il a compris très tôt que la Sociologie doit être une Psychologie.

La Sociologie est donc une science psychologique ayant ses répétitions qui sont des imitations. Tout dans le domaine social est fait de croyances et de désirs imités qui sont mesurables par la statistique à cause de leur propriété de

(1) Essais et mélanges sociologiques, p.300

croître et de décroître et d'être propagés. Cette découverte a l'air d'être bien scientifique. Mais en progressant, l'imitation de Tarde devenait de plus en plus intuitive, de plus en plus large et vague devant la réalité sociale, et il se perdait dans la littérature et dans le dilettantisme.

Nous avons appelé Tarde un philosophe social dilettante intuitionniste. En France, en Europe et aux Etats-Unis, on s'est plutôt demandé s'il était d'abord criminologiste ou sociologue. En France et en Europe en général, il a été connu d'abord comme criminologiste. Il a été connu en Amérique surtout comme sociologue et psychologue social. Son livre, Les Lois Sociales. Esquisse d'une Sociologie paru en 1898 a été traduit en anglais par Howard C. Warren et publié en 1899.¹ Les Lois Sociales (Social Laws; An outline of Sociology) contenait une préface écrite par James Mark Baldwin, le psychologue de Princeton University, l'un des premiers et des plus éminents de ceux qui ont contribué à faire connaître Tarde aux Etats-Unis. Les Lois de l'Imitation paru en 1890 a été traduit en anglais par Elsie Clews Parsons de Barnard College de Columbia University, N.Y. The Laws of Imitation publié en 1903 contenait une préface sur Tarde par le professeur Franklin H. Giddings, un des Sociologues les plus renommés aux Etats-Unis. Tarde a été le sujet d'une thèse de doctorat à Columbia University par Michael M. Davis, jr.: Gabriel Tarde; an Essay in Sociological Theory, N.Y. 1906. C'était une étude socio-

(1) H.C. Warren a écrit un livre de Psychologie dont la version française par Louis Cunault et Etienne Maigre a paru sous le titre: Précis de Psychologie en 1923.

- 50 -

psychologique appuyée sur les opinions du Psychologue pé-
dagogico-expérimentaliste américain, le professeur Edward
L. Thorndike. La thèse de Davis comporte une bonne biblio-
graphie sur Tarde.

Il n'est donc pas inutile de se demander si Tarde a
d'abord été Criminologiste ou Sociologue. Nous disons qu'il
fut d'abord Sociologue en nous appuyant sur le contenu de
ses articles: La Croyance et le Désir 1880, et entre les an-
nées 1882 et 1884: Les Traits communs de la Nature et de
l'Histoire, l'Archéologie et la Statistique, Qu'est-ce qu'une
Société. Ces trois derniers articles ont été incorporés dans
son chef-d'oeuvre sociologique, les Lois de l'Imitation paru
en 1890. A cette même époque paraissaient aussi dans la Revue
Philosophique: Darwinisme naturel et Darwinisme social, La
Psychologie en économie politique, Travaux sur le socialisme
contemporain. Or, tous ces articles sont apparus bien avant
son premier ouvrage sur la criminologie qui est: La Crimino-
logie Comparée publié en 1886.

M. Giddings dit, dans la préface qu'il a écrit pour
The Laws of Imitation que c'est en sa qualité de magistrat
que Tarde a observé la large part que l'imitation a jouée
dans la conduite du criminel et M. Giddings dit que Tarde
n'a fait qu'y voir des analogies dans la conduite normale.
Or, nous avons déjà montré, dans le chapitre sur la vie de
Tarde, qu'il a connu parfaitement l'Imitation de Jésus-Christ
et qu'il empruntait la terminologie et le sens, au moins en
partie, de l'imitation AB EXTERIORIBUS AD INTERIORA qu'il a

fait une de ces célèbres lois de l'imitation. De plus notre attitude est appuyée sur Tarde lui-même dans l'avant-propos de La Criminologie Comparée, où il dit que, "les études qu'on va lire ont déjà paru en majeure partie dans la Revue Philosophique, et l'actualité malheureusement trop évidente de leur sujet, m'a engagé à les reproduire en les complétant." Et il dit qu'il faut être Criminologiste en passant d'abord par l'anthropologie, la psychologie et la statistique. Et plus loin, il dit: "Il suffira à l'auteur d'apporter sa part de données et d'aperçus à ceux qui en élaborent les solutions. Mais il doit convenir aussi qu'une préoccupation systématique a été l'âme cachée de ce travail et le lien étroit de ces fragments épars.

Il a cherché l'application et le contrôle d'un point de vue particulier, auquel il s'est placé depuis longtemps en science sociale, et qu'il croit très propre à éclairer un champ d'explorations bien supérieur à celui de ce livre. Dans le recueil cité plus haut, au cours de divers articles non reproduits ici, il en a plusieurs fois fait usage. Sa thèse générale traite "l'explication du délit par des causes sociales et psychologiques plutôt que biologiques, et la répression du délit demandée à ses moyens d'ordre moral". Ainsi, nous concluons que l'ordre chronologique de la publication de ses livres ne correspond nullement à l'ordre chronologique du développement de sa doctrine, car Tarde a été d'abord et toujours un Psycho-philosophe social.

Pour être sociologue, on n'a pas besoin d'être principalement philosophe. Mais nous savons aussi que le sociologue, même à son insu, tient compte de la philosophie. L'homme social a besoin des principes pour vivre, et ses principes influent sur sa conduite générale. C'est un fait psychologique dont il faut s'en rendre compte. Dans ce chapitre, nous laisserons Tarde parler. Nous présenterons sa thèse à lui. Nous venons de montrer pourquoi nous ne tiendrons pas compte de la chronologie de ses publications. Ses thèses générales se répètent dans tous ses ouvrages. Elles sont souvent cachées sous des réflexions métaphysiques et subtiles ou bien elles naviguent sur la vague de la fantaisie la plus poétique. L'oeuvre de Tarde est vaste et complexe, la richesse des idées et l'abondance des analogies et exemples pour exprimer peu de thèses la rendraient fatigante si ce n'était pour son style brillant et sympathique de raconteur. La fantaisie y est toujours présente, et jointe à la richesse de ses idées, supplée au manque de logique et d'ordonnance.

Article II

Les éléments généraux

La conception psychologique de Tarde se comprend mieux quand on l'étudie à la lumière du principe d'explication universelle que professe notre auteur. Ce principe, c'est la triade: répétition, opposition et adaption. Pour cette vue

d'ensemble, nous choisissons Les Lois Sociales: esquisse d'une sociologie, ouvrage publié en 1898. En octobre 1897, il avait été chargé d'exposer sa doctrine dans une série de conférences au Collège libre des Sciences Sociales. A cette occasion, il est plus clair et plus précis, car il devait exposer, vulgariser sa pensée devant un large auditoire. Il dit dans la préface, "J'ai essayé de donner non pas seulement, ni précisément le résumé ou la quintessence de mes trois principaux ouvrages de sociologie générale - les Lois de l'Imitation, l'Opposition Universelle, et la Logique Sociale - mais encore et surtout le lien intime qui les unit."

Contemplant son oeuvre elle-même, Tarde constate que l'observateur superficiel des phénomènes de la vie sociale n'y verrait aucune loi scientifique ou formule générale. De même les premiers observateurs de l'univers, les pères, les agriculteurs n'y découvriraient aucune loi scientifique ou générale. Mais, dit-il, c'est seulement en contemplant le monde, l'univers aux trois points de vue de la répétition, de l'opposition et de l'adaptation, que l'on y trouvera du général.

La science, c'est l'ordre des phénomènes envisagés sous l'angle de leurs répétitions. Cela n'exclut le fait que différencier ne soit pas un des procédés essentiels de la science.

La répétition, c'est la production conservatrice, la

causation élémentaire et simple; pas de création, parce que l'effet, élémentairement, reproduit la cause. La science s'intéresse non seulement à la reproduction des phénomènes mais aussi à leur destruction; ainsi elle recherche les oppositions qui se trouvent dans la réalité, des dissymétries, les luttes des organismes, les combats de tous les êtres etc... Mais la science doit, avant tout, s'attacher aux adaptations des phénomènes, à leurs rapports de co-production vraiment créatrice. Tout savant doit donc considérer une réalité quelconque sous trois aspects: les répétitions, les oppositions et les adaptations qu'elle contient et que maintes disharmonies empêchent de voir. "Ce n'est pas", dit-il, le rapport de cause à effet qui, à lui seul, est l'élément propre de la connaissance scientifique." ¹

La répétition, l'opposition et l'adaptation sont "les trois clefs différentes dont la science fait usage pour ouvrir les arcanes de l'univers." Elle cherche, non pas précisément les causes, mais les lois de la répétition, les lois de l'opposition, les lois de l'adaptation des phénomènes.

Ces trois lois ne doivent pas être confondues car elles sont distinctes. Par exemple, en biologie, la tendance à la reproduction des espèces en progression géométrique est une loi de répétition qui est à la base de la concurrence vitale ou de la loi d'opposition. La production d'individus variés, d'aptitudes et harmonies individuelles différentes, ainsi que la corrélation des croissances nécessaires à leur fonctionne-

(1) Lois Sociales, p.10.

ment est la loi d'adaptation. Mais de ces trois clefs, la répétition et l'adaptation sont plus importantes que l'opposition. La répétition est l'aspect vraiment universel, tandis que l'opposition n'est qu'un moyen terme qui nous révèle des luttes, d'une utilité passagère, et l'adaptation, en quelque sorte créatrice, nous révèle les faits les plus cachés de l'univers.

Ces trois aspects sont cependant dans l'esprit du savant qui contemple plutôt que dans le mystère de la réalité. Cet ordre n'est pas déterminé dans son ensemble car le terme d'opposition n'est qu'un terme de passage, un simple trait d'union entre la répétition et l'adaptation.

Ces trois termes embrassent l'univers tout entier et non seulement trois aspects du domaine social. C'est donc une conception philosophique ou plutôt psychologique universelle dont l'imitation n'est qu'une phase. Et Tarde, de ce point de vue psychologique universel, examine l'histoire des sciences pour saisir la marche des phénomènes du monde vers le progrès scientifique et pour voir si sa propre conception de la sociologie y prend place. D'après lui, cette marche générale a consisté en la découverte dans le monde des lois de répétition, d'opposition et d'adaptation qui devenaient de plus en plus simples jusqu'à ce que chaque science ait pu créer son propre domaine de répétitions, d'oppositions et d'adaptations. Et la sociologie, si elle doit mériter le nom de science doit posséder elle aussi, son propre domaine de répétitions, d'oppositions et d'adaptations.

La sociologie a suivi cette voie, et le terme de son progrès, c'est sa conception de l'INTERPSYCHOLOGIE qui nous permet de voir le coeur de l'homme social, qui est à la fois imitateur, douteur et inventeur, et qui nous fait découvrir les lois de répétition, d'opposition et d'invention, le noyau de la science sociale.

On peut dire avec Bergson que l'oeuvre de Tarde est en somme une "Philosophie de l'imitation" non pas qu'il ait étudié la nature même de l'imitation, mais à cause du rôle fondamental que l'imitation a joué dans son oeuvre. Elle y intervient comme l'alphabet dans le langage. On peut dire encore que sa philosophie est une philosophie de l'imitation comme nous disons qu'une maison est de briques. On ne doit pas aller loin dans son oeuvre pour découvrir que Tarde ne nous a pas laissé une psychologie de l'imitation, ni une sociologie de l'imitation, mais sa théorie est essentiellement psychologique. Tous les phénomènes de la vie sociale se ramènent à deux faits fondamentaux: Imitation et Invention.

Il ne donne aucune explication précise sur ses deux termes. L'imitation dans la pensée de Tarde était plus large que dans le langage courant qui est le fait de copier une autre personne. Mais chez Tarde, ce n'est plus seulement l'imitation des personnes mais aussi des idées, des coutumes, des gestes, à travers les personnes. C'est un phénomène psychologique par lequel les idées se répètent et se propagent dans le domaine social. Tarde a eu le grand mérite d'attirer l'attention des savants sur l'importance de ce phénomène dans

la vie sociale. On l'a accusé d'avoir exagéré l'importance de l'imitation. Il a dit lui-même que l'imitation n'était pas tout. Dans Transformation du Droit, il dit: "Je sais bien que, si elle est le fait social élémentaire, elle n'est que cela et je n'ai jamais dit que l'alphabet fût à peu près toute la littérature"... "Elle est la forme proprement sociale, je crois, ce qui ne veut pas dire la forme sociale unique." Mais les autres formes sociales, il les a cachées sous cette "intuition" comme Bergson l'appelait. Entre ces deux termes de l'imitation et de l'invention, tout est expliqué. Tout le secret de la réalité y est caché.

Toutes les idées, les désirs et toutes les décisions qui ne sont au fond que des combinaisons d'idées et de désirs anciens qui viennent des individus et qui sont propagés par l'imitation, sont des inventions dans la terminologie de Tarde. Il regarde plutôt le procédé lui-même que les choses inventées. Il ne fait pas une psychologie des génies puisqu'il insiste sur la foule des petits inventeurs anonymes et cachés.

La loi suprême de l'imitation est sa progression géométrique. Il y voit une analogie avec le fait que les vibrations physiques ont tendance à onduler éternellement et les espèces vivantes ont une tendance à se reproduire sans cesse. Cette propagation est entravée ou arrêtée ou accélérée selon les différents obstacles qu'elle rencontre tels que les divers milieux sociaux, les individus, etc.

Parfois l'onde nouvelle d'imitation se heurte dans l'âme des individus à d'autres ondes semblables animées à leur tour

d'une même ambition: l'individu balancé entre deux croyances hésite; c'est alors ce que Tarde appelle la lutte entre deux forces. L'une finit par l'emporter sur l'autre et l'accord résultant est une nouvelle invention. C'est là ce que Tarde appelle duel ou accouplement logique. Ces termes expliquent selon lui l'essence du travail mental dont il s'agit; car selon lui, c'est un travail purement logique dans lequel les idées opposées sont pesées d'après leur valeur intrinsèque et d'après la force qui les pousse ou d'après leurs affinités.

D'autres phénomènes sociaux qui proviennent des milieux divers où les ondes d'imitation s'agitent, peuvent entraver ou faciliter leur propagation; ce sont ce que Tarde appelle les lois extra-logiques de l'imitation. Ainsi une onde en pénétrant dans un milieu social peut rencontrer une disposition plus ou moins grande à la recevoir. Or, cette disposition est influencée par trois causes générales.

En premier lieu, pour qu'un exemple soit efficace auprès d'un individu, celui-ci doit subir l'influence personnelle de ceux qui le lui transmettent. Les croyances et les désirs ne se propagent qu'à travers les personnes et leur propagation est en raison directe de ces rapports de personne à personne. Ainsi l'imitation, selon Tarde, va de l'intérieur à l'extérieur. Telle est sa première loi. Subir l'influence de quelqu'un, c'est se pénétrer de ses idées les plus intimes.

Les imitations ne se transmettent pas à travers les diverses couches sociales avec une vitesse égale, car leur

efficacité est liée au prestige qui influe sur l'imitation. Ainsi la seconde loi de l'imitation s'énonce: l'imitation va du supérieur à l'inférieur.

Le troisième ordre de causes qui influent sur la direction et la rapidité des imitations, c'est la tendance générale d'un peuple à imiter. Ici, il y a une distinction entre les âges de coutume et les âges de mode. Aux âges de coutume, c'est l'imitation du passé qui prime; c'est ^{une} condition lente et profonde. Aux âges de mode, on a la propagation rapide et étendue des goûts. Tarde parle longuement de cette loi d'alternance de la coutume et de la mode dans une série d'études qu'il a faites sur les religions, les arts et les langues des peuples.

Voilà les éléments généraux de la théorie de l'imitation de Gabriel Tarde. Epris de cette vision psychologique simple qui donne une explication ou une description originale et surprenante, utile peut-être, mais insuffisante, à notre avis, des faits sociaux, il entreprend de résoudre la plupart des grands problèmes: problèmes juridiques et politiques, problèmes sociologiques et psychologiques, problèmes de philosophie morale et de métaphysique même. Armé de ces connaissances encyclopédiques et usant de sa méthode analogique, il tente, à travers un amas d'exemples et de réflexions souvent très justes et profondes, de nous donner une conception nouvelle, originale de la réalité. Au fond de cette réalité il mettra ses nouvelles monades d'inspiration leibnitsiennes, analogues à l'homme imitateur doué d'un pouvoir mystique

d'invention. Ainsi, la société, un agrégat de monades humaines, devient sous le jeu de l'imitation et de l'invention, une oeuvre d'art.

Le motif, la causalité, pour ainsi dire, de tout cela, c'est une impulsion sui generis qui se manifeste entre les consciences, c'est une contagion psychologique qui suit des lois déterminées. Tout ce qui est tend inlassablement à se répéter et en même temps tout change. Ce serait une égalisation et un nivellement général si de nouvelles inventions ne venaient contrecarrer cette tendance à l'égalité. L'interpsychologie de Tarde, d'origine psychologique et sociale, a créé une synthèse nouvelle d'aspect scientifique de la vie des hommes en société.

CHAPITRE III

La Conception de la Société chez Tarde

Article I

Ce que c'est la Société — Éléments fondamentaux des sociétés — Quelle conception de la société résulte de cette position.

Qu'est-ce que la société? Ici Tarde glisse vers le Nominalisme. La société n'est pas un "organisme social" activé par des forces extérieures ni un "surêtre"; c'est une abstraction. Seul l'individu est réel. "L'individu écarté, le social n'est rien, et...il n'y a rien, absolument rien, dans la société, qui n'existe, à l'éclat de morcellement et de répétition continuelle, dans les individus vivants, ou qui n'ait existé dans les morts dont ceux-ci procèdent". "La société est bien plutôt une mutuelle détermination d'engagements ou de consentements, de droits et de devoirs plutôt qu'une mutuelle assistance".¹ Ainsi le groupe social est "une collection d'êtres en tant qu'ils sont en train de s'imiter entre eux ou en tant que, sans s'imiter actuellement, ils se ressemblent et que leurs traits communs sont des copies anciennes d'un même modèle".²

Nous avons déjà vu que l'idée psychologique de l'imitation a frappé Tarde très tôt, et dans sa première publication scientifique: La Croyance et le Désir il s'occupait du motif.

(1) Lois de l'Imitation, p.66

(2) Idem, p.73

Il était troublé par le côté psychologique de la vérité et de la certitude. Il voulait à tout prix innover. Il croyait qu'il pouvait hypothétiser et postuler à son gré. La tendance de toutes les idées et de tous les besoins est de se répandre suivant une progression géométrique. N'a-t-il pas vu une tendance analogue dans l'ondulation en physique et dans la propagation de l'espèce en biologie. Et parlant de la vérité, il dit: "Quant au besoin de vérité, si l'on croit M. Dubois-Reymond, ce tourment aurait été inconnu à l'antiquité classique, dont cette lacune explique l'infériorité scientifique et industrielle si étrange à côté de ses dons éminents, et il serait le fruit propre du Christianisme, de cette religion de l'esprit qui, exigeant la foi encore plus que les oeuvres, et la foi en des faits jugés historiques, enseigne aux hommes le haut prix du vrai. La foi chrétienne aurait de la sorte enfanté sa grande rivale, l'entrave moderne à sa propagation jusque là triomphante, à savoir la science qui date à peine du XVIIe siècle. Immense alors, mais localisé dans un petit nombre de fidèles, fut l'amour du vrai, qui depuis a débordé et déborde toujours. Mais déjà à certains signes, il est facile d'apercevoir qu'il ne faudrait pas trop compter sur un vingtième siècle aussi assoiffé de curiosité désintéressée que les trois siècles antérieurs. Et l'on peut prédire, à coup sûr, que le jour n'est pas loin où le besoin de bien-être que l'industrie, fille de la science, aura déployé outre mesure, étouffera l'ardeur scientifique et préparera les générations nouvelles à sacrifier utilitairement au besoin social

de quelque illusion consolante, commode et commune, peut-être imposé par l'Etat, le culte libre et individuel de la vérité d'espérante. Et ni la soif déjà bien diminuée de la liberté politique, ni notre passion actuelle d'égalité n'échapperont à un destin pareil. Peut-être faut-il en dire autant du besoin de propriété individuelle".

Nous concédons que sous l'influence de l'éducation, du milieu social et familial et sous le jeu spontané de nos facultés, nous adhérons à un grand nombre d'affirmations qui sont entrées, sans contrôle, dans notre conscience. Mais la vérité est un attribut du jugement et non de l'idée. Tarde n'a pas vu cela; il construit sa réalité sur des jugements spontanés qui se sont formés presque à son insu; il dédaigne la valeur des jugements réfléchis.

D'après sa conception psychologique, il voyait que la vie sociale est faite d'inventions et d'imitations; cette conception doit servir pour expliquer toute la vie sociale. "Tout n'est socialement qu'inventions et imitations, et celles-ci sont les fleuves dont celles-là sont les montagnes; rien de moins subtil, à coup sûr, que cette vue; mais en la suivant hardiment, sans réserve, en la déployant depuis le plus mince détail jusqu'au plus complet ensemble des faits, peut-être remarquera-t-on combien elle est propre à mettre en relief tout le pittoresque et, à côté, toute la simplicité de l'histoire, à y révéler des perspectives ou aussi bizarres qu'un paysage de rochers ou aussi régulières qu'une allée de parc. C'est de l'idéalisme encore si l'on veut,

mais de l'idéalisme qui consiste à expliquer l'histoire par les idées de ses acteurs et non pas celles de l'historien."¹ Il cherchait à s'appuyer sur les sciences expérimentales et à donner quelque fondement scientifique à sa découverte et en vue de cela, il examine le monde physique et le monde vivant. Il n'y a progrès que si on distingue des similitudes, des répétitions qui ne sont que des lois, pas des causes. Mais toutes les hypothèses des chimistes, des astronomes et des physiciens n'épuisent pas la réalité des faits. De même en biologie, synthèse de la zoologie et de la botanique, le progrès consiste à y voir la cellule répétée chez les plantes, chez les animaux et toutes les explications de Darwin et de Lamarck sur l'origine des espèces n'ont pas dérobé à la cellule son secret.

Ces mêmes considérations sont valables quant à la science sociale. Les premiers balbutiements de la sociologie se sont fait entendre dans l'antiquité dès qu'on a commencé à démêler quelque chose de périodique et similaire dans le chaos confus des faits sociaux. Par exemple, la conception de la grande année cyclique à l'expiration de laquelle tout se répétait dans le même ordre. Platon aux "talents chimériques", et Aristote aux "répétitions de détail souvent vrais, mais toujours bien difficiles à serrer de près", ont fait leur contribution. Mais la sociologie a dû recommencer AB OVO dans les temps modernes. Les RICORSI de Vico, les spéculations de Montesquieu, l'Essai sur les révolutions de Chateaubriand sont de bons exemples, selon Tarde, des répétitions et des similitudes superficielles et illusoire qui faisaient la nourriture

(1) Lois de l'imitation, p.3

de la science sociale en attendant mieux. Vient Hegel avec ses séries de triades qui donnèrent plus de précisions aux formules de développement social. Puis ce sont les apports des linguistes, des mythologues et surtout des économistes jusqu'à Stuart Mill, qui a compris qu'il fallait interroger la psychologie. Mais il s'est adressé à la psychologie individuelle pour trouver la clef des phénomènes sociaux. Ce n'est point, dit Tarde, à cette psychologie intra-cérébrale qu'il convient de demander le fait social élémentaire mais à la psychologie inter-cérébrale, celle qui étudie la mise en rapport consciente entre deux et entre plusieurs individus.¹ Le contact d'un esprit avec un autre esprit est, en effet, dans la vie de chacun d'eux, un événement tout à fait à part qui se détache vivement de l'ensemble de leurs contacts avec le reste de l'univers et donne lieu à des états d'âme des plus imprévus, des plus inexplicables par la psychologie physiologique.² Ce rapport d'un sujet avec un objet qui lui-même est un sujet et non pas une perception, qui ne ressemble en rien à la chose perçue et qui autorise par là le sceptique idéaliste à révoquer en doute la réalité de celle-ci, mais bien la sensation d'une chose sentante, la volition d'une chose voulante, la croyance d'une chose croyante, en une personne, en un mot, où la personne percevant se reflète et qu'elle ne saurait nier sans se nier.

(1) Lois sociales, p.25

(2) Idem, p.28

elle-même.... "Cette conscience d'une conscience est l'inconcussum quid que cherchait Descartes et que le moi individuel n'a pu lui fournir. En outre, cette relation singulière est non pas une impulsion physique reçue ou donnée, un transport de force motrice du sujet à l'objet inanimé ou vice versa, suivant qu'il s'agit d'un état actif ou passif, mais une transmission de quelque chose d'intérieur, de mental, qui passe de l'un des deux sujets à l'autre sans être chose étrange, perdue ni amoindrie en rien pour le premier. Et qu'est-ce qui peut donc être transmis ainsi d'une âme à une âme par leur mise en rapport psychologique? Est-ce leurs sensations, leurs états affectifs? Non, cela est incommunicable, essentiellement. Tout ce que deux sujets peuvent se communiquer en ayant conscience de se le communiquer, de manière à se sentir par là plus unis et plus semblables, ce sont leurs notions et leurs volitions, leurs jugements et leurs desseins formes qui peuvent rester les mêmes malgré la différence de leur contenu, produits de l'élaboration spirituelle qui s'exerce sur n'importe quels signes sensitifs presque indifféremment." 1

"L'énergie de tendance psychique, d'avidité mentale, que j'appelle le désir, est comme l'énergie de saisissement intellectuelle, d'adhésion et de constriction mentale que j'appelle la croyance, un courant homogène et continu qui, sous la variable coloration des teints de l'affectivité propre à chaque esprit, circule identique, tantôt divisé,

éparpillé, tantôt concentré, et qui, d'une personne à une autre dans chacune d'elles, se communique sa s altération."¹

"Je prétends que le rapport de ces deux personnes est l'élément unique et nécessaire de la vie sociale et qu'il consiste toujours, originairement en une imitation de l'une par l'autre." ²

Le but de notre étude n'est pas de développer la sociologie ni la psychologie sociale de ~~l'ère~~ mais d'examiner sa conception psychologique de la société. Rappelons cette conception qu'il résume dans cette proposition: "Toutes les similitudes, d'origine sociale, qui se remarquent dans le monde social, sont le fruit direct ou indirect de l'imitation sous toutes ses formes, imitation-coutume ou imitation-mode, imitation-sympathie ou imitation-obéissance, imitation-instruction ou imitation-éducation, imitation naïve ou réfléchie, etc. Ainsi on explique les doctrines ou les institutions par leur histoire. Cette tendance ne peut se généraliser. On dit que les grands génies, les grands inventeurs se rencontrent; mais, d'abord, ces coïncidences sont fort rares. Puis, quand elles sont avérées, elles ont toujours leur source dans un fonds d'instruction commune où ont puisé indépendamment l'un de l'autre les deux auteurs de la même invention; et ce fonds consiste en un amas de traditions du passé, d'expériences brutes plus ou moins organisées et transmises imitativement par le grand véhicule de toutes les imitations, le langage."³

(1) Lois sociales, p.31

(2) Idem, p.36

(3) Idem, p.16